



Théâtre Gérard Philipe
Centre dramatique national de Saint-Denis
Direction: Jean Bellorini

DES CADAVRES QUI RESPIRENT

DE **Laura Wade**

TRADUCTION **Kelly Rivière et Blandine Pélissier**

MISE EN SCÈNE **Chloé Dabert**



© François Passerini

Du 9 octobre au 13 octobre 2019

Théâtre Gérard Philipe – centre dramatique national de Saint-Denis

Relations presse

Nathalie Gasser 06 07 78 06 10 – gasser.nathalie.presse@gmail.com

Du 9 octobre au 13 octobre 2019
du mercredi au samedi à 20 h 30, dimanche à 16 h
Durée : 1 h 15 – salle Mehmet Ulusoy

Des cadavres qui respirent

De **Laura Wade**

Traduction **Kelly Rivière** et **Blandine Pélissier**

Mise en scène **Chloé Dabert**

Avec les comédiens de l'AtelierCité 2018-2019 **Sélène Assaf, Thomas Bellein, Maud Gripon, Adrien Guitton, Thibaut Prigent, Simon Ribet, Mélissa Zehner**

Collaboration artistique **Marie La Rocca**

Lumière **Michel Le Borgne**

Son **Géraldine Belin**

Réalisation des costumes **Ateliers du Théâtre de la Cité**
sous la direction de **Nathalie Trouvé**

Réalisation du décor **Ateliers du Théâtre de la Cité**
sous la direction de **Claude Gaillard**

Assistanat à la mise en scène **Caroline Chausson**

Production Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie. La création de *Breathing Corpses* a eu lieu au Royal Court, Jerwood Theatre Upstairs à Londres, le 24 février 2005. La pièce *Breathing Corpses* de Laura Wade est représentée dans les pays de langue française par l'agence DRAMA – Suzanne Sarquier (www.dramaparis.com) en accord avec Knight Hall Agency Ltd à Londres.

AUTOUR DU SPECTACLE

> dimanche 13 octobre :

• garderie-atelier :

Pendant que les parents assistent à un spectacle, les enfants participent à un atelier de pratique théâtrale.

Tarif : 10 € par enfant - Uniquement sur réservation : 01 48 13 70 00

• rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

INFORMATIONS PRATIQUES

Tarifs : de 6 € à 23 €

Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis

59, boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis

Billetterie : 01 48 13 70 00

www.theatregerardphilipe.com / reservation@theatregerardphilipe.com

Navette retour tous les soirs vers Paris, le jeudi et samedi à Saint-Denis.

RÉSUMÉ

Sept jeunes acteurs endossent les personnages d'Emma, Jim, Tom, Kate, Elaine, Ben et Charlie, Anglais de la middle-class, apparemment sans histoires. C'est sans compter la fantaisie un brin cruelle de l'auteurice, Laura Wade, qui a reçu pour cette comédie noire jamais jouée en France de nombreux prix dans son pays natal.

Construite comme un puzzle géant, il s'agit d'une pièce à tiroirs où chaque scène s'emboîte dans la précédente et où chaque découvreur de cadavre devient lui-même un cadavre.

Englués dans un quotidien où l'ennui règne, nos héros ordinaires voient leur monde exploser, leurs repères s'effacer, leurs proches perdre la tête.

Cette pièce à l'humour noir nous livre cinq scènes, cinq tranches de vie où humour, ennui et ironie se côtoient. Petites et grandes souffrances s'entrechoquent. La mort, omniprésente, ne montre jamais le même visage. Elle est tour à tour grotesque, pitoyable ou cruelle. On suit avec un plaisir sournois ce jeu de piste au suspense tranchant.



© François Passerini

EXTRAIT

EMMA : Merde. Désolée. Désolée.

Elle regarde un moment vers le lit, comme si le cadavre avait dit quelque chose.

Non, ça va.

Emma se frotte les yeux et sourit faiblement.

C'est juste que... vous êtes mort et que je vais peut-être me faire virer, alors...
C'est pas... c'est pas génial, hein ?

Ça la fait rire.

Voilà que je vous parle.

Elle fronce les sourcils, regarde autour d'elle.

C'est nouveau, ça.

Elle soupire et se tourne vers le cadavre.

Comment vous vous appelez, Monsieur L'homme ?

Elle regarde le lit et fait comme si le cadavre lui avait répondu.

Je vais descendre leur dire dans une minute. Ils vont croire que je blague, cette fois.

Un temps. Emma aperçoit une enveloppe en évidence sur la coiffeuse.

Oh, vous avez fait une lettre. C'est gentil.

Emma saisit l'enveloppe.

Vous avez l'air... Je suis sûre que vous étiez sympa. Je suis sûre que vous étiez très... très gentil. Pas quelqu'un à qui j'aurais adressé la parole peut-être. Mais vous avez l'air vraiment sympa. Vous êtes pas mon genre, non, vous êtes un peu vieux pour moi. Vous avez sûrement des enfants de mon âge. Oh non, vous avez des - ?

Un temps. Elle regarde l'enveloppe.

Vous le dites là-dedans ? C'est qui Elaine ?

Elle retourne l'enveloppe.

Vous ne l'avez pas collée. Vous savez qu'ils vont la prendre ? Comme preuve. Elle ne l'aura pas avant plusieurs jours, le temps qu'ils fassent les analyses et tout.

Pendant ce temps-là, elle ne saura pas pourquoi. Si vous le dites là-dedans, pourquoi. Ça vous dérange pas si... Comme vous l'avez pas fermée, personne ne saura, sauf vous et moi. Et, si vous le dites pas, moi je le dis pas.

Emma ouvre la lettre et la retourne pour voir le nom au bas de la page.

Jim. Salut Jim.

Elle lit la lettre.

Oh c'est pas vrai. Une femme dans une boîte. Genre une caisse ? Oh non. Ah ouais, ça c'est vraiment dur. Déjà ça a été dur de vous trouver, alors j'imagine, en trouver une dans une boîte. Vous vous êtes pas demandé qui allait vous trouver ?

Emma finit la lettre.

C'est vraiment une belle lettre, Jim. Enfin... Dans le genre, elle est belle. Pas trop longue, vous n'accusez personne. Ça ne serait pas juste d'ailleurs, ils peuvent jamais répondre les gens, après. C'est bien que vous n'accusiez personne. Ça vous dérange pas si j'ouvre la fenêtre ? Parce que vous commencez à sentir. Le prenez pas mal, mais... Vous avez dû stresser avec la (elle fait un geste vers la lettre) et je crois que vous avez... dans les draps, alors...

Elle ouvre la fenêtre.

Fait froid dehors. Vous voulez pas sentir mauvais quand ils arriveront, hein ? Au moins, c'est l'hiver, ça serait pire si c'était l'été. Vous l'avez fait exprès d'attendre après Noël, vous y avez pensé ?

Emma regarde par la fenêtre.

On voit le parc d'ici. C'est celle avec la meilleure vue. Vous croyez que le ciel va vous manquer ?

Elle se tourne vers le lit, la main devant la bouche. Un temps. Elle se dirige lentement vers le lit et soulève le drap pour regarder le visage.

Oh, vous avez... Vous êtes tout rouge, autour des yeux.

Elle laisse retomber le drap, réfléchit un instant, puis s'assoit au bord du lit.

Bon, je ne peux pas nettoyer maintenant, hein ? Au moins, vous vous êtes pas dégueulé dessus. Vous avez fait ça bien.

LA PIÈCE ET SES ENJEUX

Une histoire dans laquelle on découvre les malheurs de Jim, patron d'une entreprise de garde-meubles, qui a des soucis avec une odeur persistante provenant de l'un des containers, et Elaine, sa femme, qui s'ennuie.

Kate et son amoureux Ben ; et Cameron, que Kate déteste et bat. La jeune femme est débordée par son job et ne supporte plus la chienne de son jeune amant.

Emma, une jeune femme de chambre, qui rêve de belles voitures et de balades romantiques en belles voitures.

Ils sont simples, colériques, désemparés ; et pour tous, une découverte macabre va détourner le cours de leur vie. C'est Emma qui la première va découvrir un client de l'hôtel qui semble être mort.

Quand un homme a perdu ce qui faisait sa joie, je tiens qu'il ne vit plus. C'est un cadavre qui respire. Sophocle

Avec talent et subtilité, la jeune auteure de *Des cadavres qui respirent*, construit une sorte de jeu de pistes au suspense tranchant, imaginé autour du thème de la mort. Une mort, tantôt ancrée dans une réalité qui nous paraît être la nôtre, tantôt un rêve, ou un fantôme. Elle révèle à des personnages coincés dans une banlieue sinistre, les différentes facettes de leur dernier voyage, qu'il soit *low cost* ou en classe affaires, divin ou insignifiant. L'auteure brouille les pistes et ne dévoile les faits que progressivement.

Le suspense reste intact et nous tient en haleine jusqu'à la fin.

Nicolas Tisserand, La Mousson d'été



© François Passerini

ENTRETIEN AVEC LAURA WADE

Comment avez-vous abordé l'écriture de cette pièce ? Quelle en était l'idée première ?

L'idée première est venue très vite, d'un coup. Au cœur de la pièce, il y a, très fort, la lutte pour la joie, le bonheur. J'ai eu l'idée de trois personnages qui deviendraient chacun le cadavre de la scène d'après. C'était non linéaire, dès le départ. Il y a eu très très peu de changements en répétitions, parce que la pièce est construite comme un puzzle, ou un château de cartes. Si on enlève une carte, le château s'écroule. J'ai un peu joué avec l'ordre des scènes au tout début, mais très vite je m'en suis tenue à cette structure. C'est une structure en « nœud papillon », avec la première partie de la pièce dans une couleur, puis, au milieu, le nœud de la scène violente, puis la deuxième partie qui repart sur une autre couleur.

Que vous voulez faire éprouver aux spectateur.rice.s à travers la structure de la pièce ?

J'aime que le public travaille. Et aussi qu'il puisse prendre du plaisir à voir la pièce et à comprendre ce qu'il se passe entre les personnages, même s'il ne comprend pas tout de la structure. Quand la pièce s'est jouée au Royal Court, elle était programmée dans la salle Jerwood, tout en haut. J'avais très envie que le public cherche à comprendre ce qu'il avait vu tout le temps où il redescendait les escaliers et que les gens en parlent entre eux !

Comment avez-vous travaillé le rythme et l'oralité de votre texte ? Pour cela, avez-vous travaillé avec des acteurs pour aboutir à la version finale du texte ?

En fait, cela me vient naturellement, j'entends des voix dans ma tête et je travaille à voix haute quand je suis bloquée, ça m'aide. J'ai travaillé à des tempos légèrement différents pour chaque personnage.

La mort et la sexualité ont l'air d'être deux sujets très proches dans toute la pièce. Quelle est votre intention ou idée là-dessus ?

Je voulais travailler sur la coexistence du corps et de l'esprit. Je m'intéressais beaucoup, à l'époque, au processus physique de la mort. C'était quelque chose que je trouvais à la fois répugnant et fascinant, les fluides qui s'échappent des corps morts, comme les fluides qui s'échappent des corps pendant l'acte sexuel. La mort qui termine la vie et l'acte sexuel qui peut donner la vie ont quelque chose de physiquement similaire dans le corps. Je trouve ça fort au niveau philosophique et émotionnel.

« Quand un homme a perdu ce qui faisait sa joie, je tiens qu'il ne vit plus. C'est un cadavre qui respire. » Vous utilisez cette citation d'Antigone de Sophocle en guise d'avant-propos, que vous évoque-t-elle ?

Tous les personnages, d'une certaine façon, se battent pour être heureux.ses dans leur vie. C'est le paradoxe des « cadavres qui respirent » qui m'a intéressé (par définition, un cadavre ne peut pas respirer), parce qu'il coïncide aussi avec le paradoxe de la chronologie de la pièce qui est impossible (comme un ruban de Möbius). Quand on n'est pas heureux.se dans sa vie, on peut se sentir comme un cadavre qui respire et qui continue à fonctionner.

Pourquoi écrire pour le théâtre ? Quelles en sont, selon vous, les principales spécificités ?

J'écris pour le théâtre parce que j'aime le théâtre, j'adore aller voir des pièces et j'ai donc envie de contribuer à ça. J'aime beaucoup aussi l'idée du travail en équipe, de la communauté. Je travaille toujours au plateau avec les metteur.e.s en scène. Quand on écrit un roman, on est plus solitaire. Maintenant, je commence à collaborer avec les metteur.e.s en scène dès le début de l'écriture.

ENTRETIEN AVEC CHLOÉ DABERT

Que représente pour vous cet engagement auprès de l'AtelierCité ?

C'est tout d'abord une relation, avec Galin Stoev et Stéphane Gil, qui se tisse désormais plus largement avec cette maison. Je suis contente, flattée même, d'être conviée ici, d'une part avec Iphigénie, d'autre part avec Des cadavres qui respirent, la création sur mesure que je signe avec l'AtelierCité. Ma présence au sein de cette maison s'inscrit dans un projet plus global de véritable compagnonnage. Il y a ici une volonté d'intégrer l'artiste à la vie de la maison, qu'il soit de passage comme moi ou en permanence comme cette troupe. Je me sens proche de cette philosophie, que j'essaie d'insuffler également à la Comédie de Reims dont je viens de prendre la direction. J'ai très vite ressenti que les sept comédiens de l'AtelierCité font tous déjà pleinement partie de cette belle maison. C'est très important que les artistes, les équipes et les publics se côtoient ainsi, dans une possible familiarité. En tant que metteuse en scène, je ne travaille pas différemment avec les acteurs.rice.s de l'AtelierCité qu'avec d'autres interprètes. Certes, ce sont des acteurs.rice.s qui ont la particularité d'être jeunes, mais qui que soit celui face à moi, la relation s'invente toujours de manière singulière.

« Le théâtre se transmet et on ne transmet que ce en quoi l'on croit » dites-vous : en quoi croyez-vous ?

Je souhaite amener l'autre au plus proche de lui-même. Je cherche une forme de simplicité, de sincérité, sans douleur, avec douceur. Quelque chose qui soit ni violent, ni intrusif. Je fais du théâtre d'une certaine manière, je l'aime d'une certaine manière et c'est ce théâtre-là que je nomme lorsque je parle de croyance. S'il y a de multiples approches, esthétiques et techniques, ce que je fais et transmets c'est ça, ce théâtre auquel je crois. J'interviens à un endroit particulier : sur une approche de l'interprétation dénuée de présupposés, considérant que tout vient du plateau, sur le travail du rythme et de la musicalité de la langue, sur la dialectique entre le cadre de la fiction et l'incarnation du personnage, entre le réalisme et l'onirisme. J'apporte des outils dont les gens s'emparent et avec lesquels ils font ce qu'ils veulent. C'est pour ça que j'encourage les acteurs à avoir des pédagogues différents, à recevoir des enseignements différents, à élargir leur palette d'outils.

Parlons un peu Des Cadavres qui respirent, le texte de Laura Wade que vous créez en juin prochain avec l'AtelierCité. Qu'est-ce qui vous a mené à cette pièce ? Une pièce reconnue en Angleterre – élue meilleure pièce en 2006 et pour laquelle la britannique a reçu le prix de l'auteure la plus prometteuse par le Critics' Circle Theatre – mais encore non créée en France je crois.

C'est un vrai coup de cœur collectif, une profonde envie de faire découvrir cette auteure. Souvent, je choisis les textes en rêvant simultanément aux acteurs.rice.s que je distribuerai. À mon sens, il doit y avoir une vraie rencontre humaine entre un texte et ses interprètes. Là, ne les connaissant pas, je n'arrivais pas à choisir seule, alors on a choisi ensemble. Je savais qu'ils étaient sept, je connaissais leur parcours, avais leurs photos. J'avais aussi envie de revenir à des dramaturges anglais, après avoir monté il y a quelques années deux pièces de Dennis Kelly. Il s'agissait aussi de leur transmettre un objet destiné à appartenir à la troupe, un objet qui doit être vu, qui doit vivre. À partir de ces éléments, je suis arrivée avec plein de propositions. On a passé une semaine à lire et puis il y a eu ce texte-ci, dont les personnages collaient bien avec le groupe, dont l'écriture et l'énergie ont tout de suite plu. On a tout de même mesuré les points forts, les points faibles, les défis. On a envie de partager la découverte stimulante d'une écriture qu'on ne connaît pas encore en France, traduite mais jamais montée en effet, un projet passionnant pour un tel spectacle.

Vous qui travaillez le texte comme une partition musicale, avec précision, d'une manière très rythmique voire mathématique, quel rythme détient ce texte-ci ?

C'est un rythme que j'ai déjà éprouvé et qu'il me plaît de travailler : ça va vite, ça fuse. Je peux ainsi leur apporter quelques éléments techniques à partir desquels on va pouvoir construire. Ce texte est finalement le socle d'une transmission puisqu'il se situe exactement à mon endroit de recherche. La pièce est ensuite délicieusement complexe car il n'y a pas de message clair. Il règne une certaine ambiguïté, un trouble, un suspense. Il est drôle, violent, poétique et irrésolu, d'un possible réalisme, il nous entraîne vers le surnaturel. C'est un texte qui pose question et c'est ce qui fait son intérêt.

Dans les écritures contemporaines auxquelles vous vous êtes attelée, vous semblez avoir un penchant pour les pièces énigmatiques comme Orphelins – Prix Impatience 2014, Festival d'émergences théâtrales à Paris – ou L'Abattage rituel de Gorge Mastromas de Dennis Kelly ou dans un autre registre, J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne de Jean-Luc Lagarce. Comment relevez-vous ces énigmes, véritables défis dramaturgiques, scénographiques ?

Cette pièce-ci comporte effectivement des énigmes scénographiques et dramaturgiques à résoudre, c'est excitant. J'aime travailler sur les défis de mise en espace et d'incarnation. Le texte forme une boucle, il y a une sorte de circularité : j'ai l'impression que si c'est trop réaliste, ça ne fonctionnera pas. Un autre élément important est que le spectacle est destiné à tourner en décentralisation, la scénographie doit être légère et rapide à monter. Si je n'ai pas encore de réponses sur la manière dont nous allons relever ces défis, les contraintes du texte associées aux contraintes techniques posent un cadre à l'intérieur duquel on va inventer.

Propos recueillis par Mélanie Jouen,
janvier 2019



© François Passerini

L'ATELIERCITÉ

Dans la droite ligne de notre projet de « maison des artistes », nous invitons un groupe de sept jeunes acteur.rice.s professionnel.le.s à partager pendant plus d'un an la vie du théâtre. Durant leur résidence, ils éprouvent pleinement tous les aspects du métier auquel ils se destinent en participant à des ateliers de création dirigés par des artistes reconnus, en développant leurs propres projets, en rencontrant dans le travail d'autres jeunes artistes et d'autres lieux culturels régionaux. Au-delà du fait qu'ils s'inscrivent dans un réseau d'équipes artistiques avec qui ils peuvent travailler par la suite, ces jeunes comédien.ne.s sont en lien permanent avec l'équipe du théâtre qui les accompagne dans leurs propositions et leurs questionnements.

Cette saison, Christophe Bergon a créé avec les comédiens de l'AtelierCité le second volet de *PRLMNT* tandis que Chloé Dabert, directrice de La Comédie de Reims, a mis en scène *Des cadavres qui respirent* de Laura Wade. Les deux spectacles ont donné lieu à dix représentations au CUB.

À l'automne, les comédien.ne.s de l'AtelierCité auront également la possibilité de faire découvrir au public et aux professionnels leurs propres projets de création. Après ces quinze mois de résidence, ils bénéficieront d'une attention bienveillante et d'un accompagnement spécifique dans leurs projets artistiques et leur ancrage sur le territoire.

Galin Stoev



© Polo Garat

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

LAURA WADE, auteure

Née en 1977 à Bedford en Angleterre, elle intègre le Young Writers Programme du Royal Court Theatre, après des études de littérature dramatique à l'Université de Bristol. Sa première pièce, *Limbo*, est présentée au Sheffield Crucible Studio Theatre en 1996, et *16 Winters* à Bristol en 2000. Sa pièce *Young Emma* inaugure en 2003 le Findborough Theatre, où elle est par la suite en résidence. En 2004, elle est auteure associée au théâtre de Soho et écrit *Colder Than Here* et *Other Hands*. Elle reçoit le prix de l'auteure la plus prometteuse par le Critics' Circle Theatre pour *Breathings Corpses* (Des cadavres qui respirent), jouée au Royal Court en 2005, et élue meilleure pièce de l'année 2006. Une adaptation télévisuelle de *Colder Than Here* est en cours.

CHLOÉ DABERT, Metteure en scène

Issue du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, elle fonde la Cie Héros-limite avec Sébastien Eveno en 2012. La même année, elle crée *Orphelins* de Denis Kelly, lauréat du festival Impatiences en 2014. En 2015, elle est artiste associée au Centquatre-Paris où elle crée *Nadia C.* en partenariat avec la Comédie-Française. En 2016, elle devient artiste associée au Quai, CDN Angers-Pays de la Loire où elle crée *L'Abattage rituel de Gorge Mastromas* de Dennis Kelly. La même année elle crée *Horizon* de Matt Harley, à l'Odéon – Théâtre de l'Europe. En 2018, elle met en scène à la Comédie Française : *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce et *Iphigénie* au Festival d'Avignon. En janvier 2019, elle prend la direction Comédie de Reims – CDN.

MARIE LA ROCCA, collaboratrice artistique

Diplômée des métiers d'art de l'École Boule, elle achève sa formation à l'École du TNS dans la section scénographie-costume du groupe 36. Dans le cadre de l'atelier de sortie, elle travaille aux côtés d'Alain Françon sur la scénographie des *Enfants du soleil*. Depuis, elle collabore régulièrement avec Laurent Pelly, notamment pour l'opéra, à la création costume mais aussi comme scénographe. Elle conçoit également les costumes et quelques scénographies auprès de Sylvain Maurice. En 2011, elle rencontre Célie Pauthe pour la création des costumes et de l'espace de *Train de nuit pour Bolina* puis du *Long voyage du jour à la nuit*. En 2013, elle travaille également avec Benoît Lambert pour les costumes de *Dénonné Gospodin*.

SELENE ASSAF, interprète

De nationalité franco-libanaise, c'est en Belgique qu'elle débute sa formation en art dramatique à l'Académie Internationale de Théâtre. Elle intègre le Cours Florent en septembre 2013 et la Promotion 36 de la Classe Libre en 2015. On a pu la voir au Théâtre de Poche de Bruxelles dans une lecture de *Bettencourt Boulevard* ou *Une histoire de France* de Michel Vinaver, au Cours Florent dans *Peer Gynt* de Jean-Pierre Garnier, au Théâtre de la Piscine dans *C'est un peu comme des montagnes russes* d'Igor Mendjisky. Elle a également joué au Centre Wallonie-Bruxelles, entre autres, dans *Avec le paradis au bout* et *Pour en finir de Florian Pâque*. En parallèle, elle joue dans plusieurs courts métrages et dernièrement dans la bande annonce du festival de la fête du cinéma, sous la direction de Cédric Klapisch.

THOMAS BELLEIN, interprète

En 2013, pendant sa troisième année de licence cinéma à l'Université Paris- Est, il s'inscrit au Cours Florent où il suit une formation théâtrale pendant quatre ans. En parallèle, il pratique la jonglerie en autodidacte au Centquatre parmi des artistes de cirque amateurs et professionnels. En 2017, dans le cadre d'un travail de fin d'études, il présente une création collective *Héliotrope*, qui sera reprise au festival des automnales du Cours Florent. Il joue aussi dans *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, mis en scène par Julian Eggerickx lors du Festival des Tréteaux d'été. Il participe également en 2018 à la deuxième édition de Passerelles du Cours Florent au Centre Wallonie-Bruxelles dans le spectacle *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner mis en scène par Marc Delva.

MAUD GRIPON, interprète

Elle débute sa formation théâtrale au Conservatoire Régional de Rennes, sous la direction de Daniel Dupont. Elle rencontre de nombreux intervenants parmi lesquels Marie Payen, Pierre-François Garel et André Markowicz. En 2016, elle intègre l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier, dirigée par Gildas Milin. Durant ces trois années de formation, elle travaille avec divers metteurs en scène dont Pascal Kirsch, Marion Guerrero, Bérangère Vantusso ou encore Jean-Marc Moutou. À l'occasion de sa sortie d'école, elle participe, dans le cadre du Printemps des Comédiens, à la création de *4 x IO*, quatre spectacles mis en scène par Amélie Enon, François-Xavier Rouyer, Stuart Seide et Gildas Milin.

ADRIEN GUITTON, interprète

Il suit une formation au Cours Florent. Intéressé par les théâtres traditionnels, il suit des stages de théâtre baroque, de Kabuki, de Nô, ou encore de Kathakali. Par ailleurs, il se passionne pour Yukio Mishima, et traduit certaines de ses pièces du japonais, dont *L'Ange évanoui* et *Les Trois Couleurs Primaires* qu'il adapte et met en scène. En 2015, il met en scène avec Raphaël Trano de Angelis *Lady Aoi* de Yukio Mishima, et en 2016 *Une saison en enfer – La jeunesse en fugue* d'Arthur Rimbaud. En novembre 2017, il crée à l'Athénée Louis-Jouvet *L'Aile déchirée*, pièce qu'il a écrite. En tant qu'acteur il a joué sous la direction de Nicolas Briançon, Jean-Louis Martin-Barbaz, Stéphanie Loïk, Urszula Mikos ou encore Franck Berthier.

THIBAUT PRIGENT, interprète

Thibaut Prigent découvre le théâtre à l'âge de 15 ans au théâtre du cercle Paul Bert à Rennes. Il suit plusieurs stages de clown avec Janik Dupont puis intègre l'école Claude Mathieu. Grâce à sa formation de menuisier, il a aussi l'occasion de fabriquer les décors dans les créations pour lesquelles il est aussi acteur. Il tourne dans plusieurs court-métrages et plus régulièrement avec l'équipe de tournage sortie de l'école ESRA de Rennes. Il continue à alterner projets de théâtre et de cinéma.

SIMON RIBET, interprète

Il grandit dans un petit village près de Coutances, arpente la scène dès l'âge de 5 ans au sein de plusieurs compagnies et sa pratique du théâtre ne cesse de s'intensifier au fil des années. Il expérimente l'écriture et la réalisation de films, joue de la guitare et de la batterie, chante beaucoup, danse un peu, et regarde les nuages. Il effectue un deuxième cycle au conservatoire de Caen en passant son bac, suit un cursus complet à L'école du Jeu puis intègre une classe de troisième année au conservatoire du 10^e arrondissement de Paris.

MÉLISSA ZEHNER, interprète

Après deux ans de formation au conservatoire d'Art Dramatique de Marseille, Méliissa intègre l'École de la Comédie de Saint-Étienne. Elle y sera notamment dirigée par Simon Delétang, Yann-Joël Collin, Caroline Nguyen, Marion Aubert, Marion Guerrero, Arnaud Meunier, Michel Raskine et encore Alain Françon. Depuis 2015, elle a joué pour le Théâtre de l'Esquif dans *Cyber* d'Hélène Arnaud et pour la Compagnie Tire pas la nappe dans *Tumultes* de Marion Guerrero. Elle fait aussi partie du Collectif X où elle participe activement à « Villes # » un laboratoire socioculturel d'urbanisme et de théâtre. En parallèle, elle développe un travail d'écriture et de mise en scène et s'implique dans la compagnie de théâtre jeune public Si Sensible en tant que co-directrice au côté d'Antonio Carmona. Elle est auteure et metteuse en scène pour la création *Une tête brûlée sous l'eau* créée à l'automne 2018 à La Comédie de Saint-Étienne.